

être pas aussi facilement le défaut de la cuirasse. Il fit d'abord le portrait en pied de son antagoniste, comme celui-ci avait fait le sien. « Il paraît qu'à première vue, dit-il en parlant de M. Paul Féval, je lui produisais l'effet d'une vieille femme; moi, je ne lui trouvais rien que d'un vieil homme; il jugea mes traits trop coupants, je jugeai les siens trop arrondis. Il admira ma chevelure, je m'extasiai sur sa calvitie, et si mes dents lui révélèrent tout d'abord que j'étais destiné à dévorer mes semblables, à commencer par lui, son premier sourire m'apprit que j'avais affaire à l'un des Bretons qui, suivant la spirituelle expression de Gozlan, franchirent quelquefois la frontière pour se promener en pleine Normandie. Du reste, à part ces réserves mutuelles, la présentation fut charmante. » Voyons maintenant M. Paul Féval apprécié comme écrivain : « D'un côté, un écrivain qui avait déjà donné toute la mesure de son talent en se promettant de ne pas aller plus loin, et qui s'est scrupuleusement tenu parole; fort contesté en ce temps-là comme aujourd'hui, et fort injustement, à mon sens, car nul romancier ne rappelle autant que lui Frédéric Soulié, moins le drame; Eugène Sue, moins la vigueur; Balzac, moins l'observation; Mme Sand, moins le style; Dickens, moins la finesse; et Dumas, moins l'intérêt et la verve. Fort curieux à lire, par conséquent, s'il ne faisait abus de certaine humeur un peu lourde, qui ressemble à l'esprit français comme le cidre de sa patrie au vieux vin de Bourgogne. Avec cela poli, comme on peut voir, distingué dans toutes ses manières, instruit sans pédantisme et sans érudition, et doué de cette aménité grasse et quelque peu cléricale, qui fait dire à l'observateur léger : Quel bon garçon ! » De tout le reste de la lettre de M. Sardou, il semblerait résulter que celui-ci aurait longtemps travaillé au *Bossu* avec M. Paul Féval, par qui il aurait été exploité comme le sont les débutants dans toutes les carrières possibles et plus encore dans celle des lettres. Ces querelles entre écrivains ne sont ni rares ni nouvelles; à Rome, les poètes se querellaient à la table des grands dont ils étaient les parasites; au moyen âge, les trouvères composaient les uns contre les autres des *serventois* aussi violents que poétiques, et la scène de Vadius et Trissotin sera éternellement vraie. Si le bon goût et la courtoisie ne gagnent rien à ces discussions, le public s'y amuse; et j'apprend mille détails qui, sans cela, lui échapperaient, aussi dit-il, comme le poète satirique :

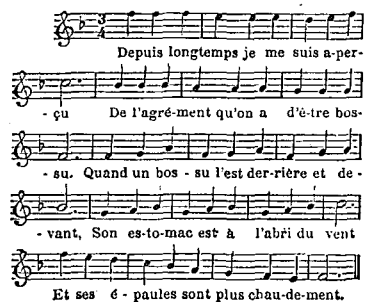
Laissez-les faire, ils ont raison tous deux.

BOSSUS (LES TROIS). charmant fabliau du trouvère Durand, qui vivait au XIII^e siècle. Ce conte, très-original et très-amusant, se trouve de toutes pièces dans les *Orientaux*. Est-il né spontanément dans l'imagination des conteurs des deux pays, ou bien, comme tant d'autres récits, nous est-il venu de l'Orient à la suite des croisades ? C'est un point que l'histoire littéraire n'a pas encore éclairci. Voici, en quelques mots, le sujet de ce fabliau, qui fut longtemps populaire, et a souvent été imité depuis. C'est l'histoire d'un riche bossu, aussi laid que méchant; qui, grâce à sa fortune, avait épousé une jeune fille belle et noble, mais pauvre : les mésalliances ne datent pas d'aujourd'hui. Comme la chose arrive toujours, il était aussi jaloux qu'il était laid, et sa principale occupation était de faire la garde autour de sa maison, pour empêcher que personne ne pût approcher de sa femme. Une des fêtes de Noël, qu'il était ainsi en sentinelle à sa porte, il se vit abordé par trois ménestriers bossus : ceux-ci le saluèrent comme confrère, lui demandèrent en cette qualité de les régaler, et, en même temps, lui présentèrent leur bossu, pour bien constater leur confraternité. Le bossu prit bien la plaisanterie; il mena les chanteurs à l'office, leur fit servir des pois au lard et un chapon, et donna même à chacun vingt sous parisis. Mais quand ils furent à la porte, il leur dit : « Regardez bien cette maison ; si jamais vous vous avisez d'y remettre le pied, c'est dans la rivière que je vous offrirai des rafraîchissements. » Nos trois bossus s'en allaient joyeux, riant entre eux du tour qu'ils avaient joué au châtelain, dont ils s'étaient moqués, quand la dame du logis, qui les avait aperçus par la fenêtre, les envoya chercher par sa servante, pour se distraire un peu. Comme le mari était sorti, les trois chanteurs purent pénétrer dans la maison, et se mirent aussitôt à débiter leurs chansons les plus amusantes. Les choses en étaient là, quand tout à coup on entend frapper d'une façon qui ne laissait pas de doute : c'était le terrible bossu qui rentrait. La femme, craignant et pour elle et pour les chanteurs, les fit cacher dans trois coffres qui se trouvaient dans sa chambre. Le bossu, qui ne rentrait que pour espionner sa femme, fit un tour dans l'appartement, puis retourna continuer sa ronde. A peine fut-il sorti, que la femme courut aux coffres où elle avait enfermés les trois chanteurs; mais il était trop tard, ceux-ci étaient morts étouffés. C'était un grand embarras, mais dont il fallait sortir à tout prix. Voyant passer un vigoureux paysan, elle l'appelle et lui promet trente livres s'il veut lui rendre un service et lui jurer le secret. A ce prix, celui-ci fit tous les serments qu'on lui demanda. Alors, ouvrant le premier des coffres, elle lui dit qu'il s'agissait de porter ce cadavre à la rivière. « Mes trente livres seront bientôt gagnées », s'écrie le paysan, qui met le corps

dans un sac et le charge sur son dos, puis, un moment après, revient demander son salaire. « Je veux bien vous satisfaire, répond la dame; mais au moins faut-il remplir vos conditions, ce cadavre dont vous deviez me débarrasser est encore là, voyez plutôt; » et ce disant, elle ouvre le second coffre. « Ce doit être sûrement quelque sorcier, s'écrie le manant stupéfait, mais il en aura le démenti, et fera encore une fois le saut périlleux. » Puis, prenant sur son dos le second bossu, il va le jeter dans la rivière, ayant soin de lui mettre la tête en bas, et de bien regarder s'il tombe. Il accourait tout joyeux vers la châteline, quand celle-ci, le prenant par la main et le conduisant vers le mort qui restait, lui dit : « Vous aviez raison, mon cher, je crois que ce bossu est sorcier, car le voilà encore revenu. — Par tous les diables d'enfer, s'écrie le vilain, il faudra donc que je porte ce maudit bossu tout le jour : nous verrons bien ! » Puis il l'enlève avec des jurements effroyables, et, après lui avoir attaché une grosse pierre au cou, va le lancer au milieu du courant, le menaçant, s'il le retrouve une troisième fois, de le faire expirer sous le bâton. Il revenait, certain pour le coup d'en être débarrassé, quand devant la maison, il aperçoit le maître du logis qui rentrait chez lui. « Chien de bossu, s'écria-t-il, te voilà donc encore, et il ne sera pas possible de se débarrasser de toi; allons, je vois qu'il faut l'expédier tout de bon. » Il court aussitôt sur le châtelain, qu'il assomme, et, pour l'empêcher de revenir, il le jette dans la rivière. « Je parierais bien que cette fois vous ne l'avez pas revu ? » dit le vilain à la châteline, quand il fut revenu; elle répondit que non. « Il ne s'en est pourtant guère fallu, continua celui-ci; déjà le sorcier était sur la porte pour rentrer, mais j'y ai mis bon ordre, et je vous garantis qu'il ne reviendra plus. » La femme comprit vite de quoi il s'agissait; mais elle n'en laissa rien paraître; elle paya le vilain, et, intérieurement, remercia le ciel, qui l'avait débarrassée de cette façon d'un mari fâcheux.

L'amusante histoire des *Trois Bossus* a été plusieurs fois mise au théâtre; au siècle dernier, sous le titre des *Trois Jumeaux*, elle obtint au Théâtre-Italien un grand succès.

BOSSUS (LES). L'auteur des paroles de cette chanson, Santeuil, neveu du poète de ce nom, était médecin et devint un des régents de la Faculté de Paris. Orné d'une bosse énorme, il était le premier à rire de son infirmité; et c'est à l'occasion d'un repas auquel il avait invité tous les bossus de sa connaissance qu'il composa cet éloge de la bosse, vers 1740. La version que nous donnons ici est, paraît-il, la meilleure. Elle aurait été communiquée à M. du Mersan, éditeur d'un recueil de chansons publiées, en 1843, par un des descendants mêmes de l'auteur. L'air sur lequel les paroles se chantent est très-ancien, et est noté sous le n° 144 de la *Clef du Caveau*. On remarquera que les couplets sont remplis de verve, de laisser-aller et de facile gaieté. L'auteur a certainement contribué par son œuvre à cette pensée proverbiale qui donne aux bossus plus d'esprit qu'aux autres hommes. Cette chanson est sans contredit la meilleure qui ait été faite sur la bosse, et la seule qui ait joui d'une popularité méritée, à laquelle le temps n'a causé aucun dommage.



Et ses 6 - paules sont plus chau-de-ment.

DEUXIÈME COUPLET.

On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez :
Ils l'ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Québec,
C'est pour cela qu'on leur doit du respect.

TROISIÈME COUPLET.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

QUATRIÈME COUPLET.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus !
On aurait vu, près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser, tour à tour,
De montrer leur éminence à ma cour.

CINQUIÈME COUPLET.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esopé en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs :
Vive la bosse ! et vivent les bossus !

SIXIÈME COUPLET.

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout.

Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru;
Qu'il soit chasseur, malpropre, mal vêtu,
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

BOSSU (Jacques Le), en latin *Bossulus*, théologien et religieux français, né à Paris en 1546, mort à Rome en 1626. Il était de l'ordre de Saint-Benoît, fut le précepteur du cardinal de Guise et était devenu prieur de l'abbaye de Saint-Denis à l'époque de la Ligue. Il se signala par des prédications fanatiques, où il présentait le régicide Jacques Clément comme un martyr, et Henri IV comme ayant perdu tous ses droits à la couronne en se séparant de la religion catholique. Lorsque la Ligue fut vaincue, Jacques Le Bossu se retira à Rome, où le pape Clément VIII le nomma consultant de la congrégation *De Auxiliis*. Paul V lui montra aussi beaucoup de bienveillance et lui accorda de nouvelles faveurs. Les amateurs des curiosités littéraires du temps de la Ligue attachent au prix à plusieurs publications de Jacques Le Bossu, telles que : *les Devis d'un catholique et d'un politique* (Nantes, 1589); *Sermon funèbre pour la mémoire de dévot et religieux personne Fr. Edm. Bourgois, martyrisé à Tours* (Nantes, 1590); *Sermon funèbre pour l'anniversaire des princes Henri et Louis de Lorraine* (1590). On doit aussi au même auteur une œuvre de théologie intitulée : *Animadversiones in XXV propositiones P. Lud. Molinae*; mais l'œuvre est restée incomplète et s'arrête à la seizième proposition.

BOSSU (N.), marin et voyageur français, né à Baigneux-Jeux au commencement du XVIII^e siècle. Il était capitaine de marine, et le gouvernement le chargea de faire trois voyages dans l'Amérique du Nord. Les observations qu'il eut ainsi l'occasion de recueillir furent l'objet de deux publications fort intéressantes : *Nouveaux voyages aux Indes occidentales* (Paris, 1768); et *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale* (Amsterdam, 1777).

BOSSU (Antoine-François, dit Antoine), médecin français, né à Monceau-le-Comte (Nièvre) en 1809. Il est attaché comme médecin à l'infirmerie de Marie-Thérèse, et il a publié les ouvrages suivants : *Nouveau Compendium médical à l'usage des médecins praticiens* (1841, in-12); *Anthropologie, ou Étude des organes, fonctions et maladies de l'homme et de la femme* (1845, 2 vol. in-12); *Anatomie descriptive du corps humain, à l'usage des gens du monde et des artistes* (1849, in-80); *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1858-1859, 3 vol. in-4^e, etc.). Il est en outre rédacteur de *l'Abeille médicale*.

BOSSUÉ, ÉE (bo-su-é) part. pass. du v. Bossuer. Déformé par des bosses : *Cette argerterie est toute BOSSUÉE. Le colonel montra alors son casque BOSSUÉ placé à côté de son uniforme à demi déchiré pendant la lutte.* (E. Sue.)

BOSSUEL s. m. (bo-su-èl). Hortie. Variété de tulipe qui est seule odorante et qui doit son nom à ses pétales concaves. On dit aussi *BOSEL* et *BOSSUELLE*, s. f.

BOSSUER v. a. ou tr. (bo-su-é — rad. bossu — prend un tréma sur l'i aux deux prem. pers. pl. de l'imparf. de l'ind. et du pr. du subj. : *Nous bossuons, que vous bossuiez*). Déformer par des bosses, produire des bosses sur : *BOSSUER un casque, une cuirasse, une pièce d'argenterie.*

Constituer des bosses, des inégalités arrondies : *Sur le revers d'une des collines décharrées qui BOSSUENT les Landes s'élevait une de ces gentilhommières si communes en Gascogne.* (Th. Gaut.)

Se bossuer, v. pr. Se déformer, être déformé par des bosses : *Cette timbale d'argent s'est BOSSUÉE en tombant. Le poil de castor prend mal la teinture, rougit en dix minutes au soleil, et le chapeau se BOSSUE à la chaleur.* (Balz.)

BOSSUET (Jacques-Bénigne), le plus grand orateur sacré des temps modernes, né à Dijon le 27 septembre 1627, mort à Paris le 12 avril 1704. Il était issu d'une famille de robe dont les membres occupaient des sièges dans les parlements de Dijon et de Metz. Il étudia chez les jésuites, qui devinrent son génie naissant et tentèrent de l'attacher à leur compagnie. Mais sa famille, partageant peut-être les préventions parlementaires contre la société, ou jugeant qu'une nature aussi impétueuse ne pourrait prendre librement son essor sous une règle qui imposait le sacrifice de la personnalité humaine, l'arracha en quelque sorte aux sollicitations dont il était l'objet et l'envoya faire sa philosophie à Paris. Encore enfant, la majesté de la Bible avait éveillé l'instinct de son génie. Ses maîtres le surprirent un jour inondant de ses larmes les feuillets du livre sacré, et nourrissant son âme et son esprit de cette poésie et de cette éloquence qu'il ne devait plus oublier. C'est en effet l'Ancien Testament plus que l'Evangile qui déterminait dans la suite les formes de sa pensée, et il se complaisait plus tard à rappeler cette impression de son enfance et l'impulsion décisive qu'il en avait reçue. Il avait quinze ans lors de son arrivée à Paris. Le premier spectacle qui frappa ses yeux fut l'entrée du cardinal de Richelieu, porté mourant dans une litière, victorieux de ses ennemis, mais vaincu par la maladie, et traversant la capitale, dont les rues étaient tendues de chaînes, dans un appareil triomphal qui ressemblait à une

pompe funèbre. Le contraste de cette magnificence et de cette misère l'émut profondément, et lui inspira pour la vanité des grandeurs humaines cette pitié dédaigneuse qu'il aime à faire contraster, dans les chefs-d'œuvre de sa parole, avec son enthousiasme pour les grandeurs éternelles de Dieu et de la création.

Il entra au collège de Navarre; l'étude des classiques, la fréquentation de la haute société lettrée de Paris, disciplinèrent, en le tempérant, cet esprit qui débordait de la grandeur impétueuse des livres saints. L'éclat de ses thèses attira sur lui tous les yeux, et l'hôtel de Rambouillet voulut entendre cet adolescent de génie, qui, dans un sermon improvisé, fit pressentir tous les triomphes qui l'attendaient dans la carrière de l'éloquence sacrée. « On n'a jamais prêché ni si tôt ni si tard », écrivit à ce sujet le bel esprit Voiture, faisant allusion à l'âge de l'orateur et à l'heure avancée où le sermon avait été prononcé.

On rapporte qu'à cette époque, Bossuet allait quelquefois voir représenter les chefs-d'œuvre de Corneille, autant par admiration pour la mâle poésie du grand tragique que dans le désir de se former à la déclamation. On dit aussi qu'il y eut un contrat de mariage secret entre Bossuet, encore très-jeune, et Mlle Des Vieux; mais cette demoiselle fit le sacrifice de sa passion et de son état à la fortune que l'éloquence de son fiancé devait lui procurer dans l'Eglise : elle consentit à ne jamais se prévaloir du contrat, qui ne fut point suivi de la célébration. Après la mort du prélat, ce fut la famille de M. Secousse, avocat et homme de lettres, dont on tient cette anecdote, qui régla les reprises et les conventions matrimoniales. Jamais cette demoiselle n'abusa du secret dangereux qu'elle avait entre les mains. Elle vécut toujours l'amie de l'évêque de Meaux, dans une union sévère et respectée. Il lui donna de quoi acheter la petite terre de Mauléon, à cinq lieues de Paris. Elle prit alors le nom de Mauléon, et a vécu près de cent ans.

Quoi qu'il en soit, Bossuet, reçu docteur en Sorbonne et ordonné prêtre en 1652, passa quelque temps en retraite à Saint-Lazare, où l'influence évangélique de saint Vincent de Paul dut adoucir la sévérité impérieuse de son génie; puis, résistant aux voix amies qui l'appelaient dans les chaires de Paris, et renonçant volontairement au titre de grand maître du collège de Navarre, qui lui était offert, il alla occuper un modeste canonicat à Metz, et se prépara par d'immenses travaux au rôle prépondérant qu'il était appelé à jouer dans l'histoire de l'Eglise au XVIII^e siècle. Quelques brillants succès dans la controverse contre les protestants du diocèse de Metz, des missions et des conférences pour leur conversion, des écrits ayant le même but, occupèrent tous les instants qui n'étaient pas consacrés à l'étude des Pères de l'Eglise; appelé quelquefois à Paris pour les affaires de son chapitre, il y prêcha souvent avec un grand succès, et jeta enfin les fondements de sa haute renommée d'orateur par ses prédications du carême de 1659, aux Minimes de la place Royale. Jamais la chaire française n'avait retenti de tels accents, et l'émotion fut immense dans le public, à la cour et dans l'Eglise. Louis XIV appela le prédicateur pour prêcher devant lui l'Avent de 1661, et, saisi d'un élan de sympathie bien rare dans cette âme hautaine, fit écrire au père de Bossuet pour le féliciter d'avoir un tel fils. Désormais l'orateur sacré poursuivit sa carrière, marchant de triomphe en triomphe, et, pendant une période de plus de dix années, répandant des torrents d'éloquence du haut des chaires de Paris et de la cour. On n'a recueilli qu'une partie des sermons qu'il prêcha à cette époque, et qui n'ont été publiés qu'en 1772; beaucoup même n'ont jamais été écrits; quelques heures avant de monter en chaire, il se livrait à une profonde méditation, jetait quelques idées sur le papier, et s'abandonnait ensuite à la puissance de son inspiration. Jamais il ne répétait le même sermon deux fois. Quand il avait à traiter les mêmes sujets, il les envisageait sous de nouveaux points de vue.

Les sermons de Bossuet sont ce qu'il y a de moins connu dans ses œuvres. La Harpe les trouvait médiocres; mais le célèbre critique a été accusé de ne les avoir pas lus. Incomplets quant à la rédaction, puisqu'un certain nombre ne sont que des ébauches qu'il développait en chaire, ces morceaux n'en gardent pas moins l'empreinte de son génie. « L'abrupte grandeur de cette parole à peine écrite, de ces discours incomplets et tronqués, est plus saisissante dans sa négligence que ne serait l'art le plus achevé. On dirait un tronc immense, d'où jaillissent de toutes parts des jets incultes, mais d'une surabondante vigueur. » (Henri Martin.)

Parmi ces sermons, on rencontre des panegyriques de saints d'une forme plus achevée; celui qu'il a consacré à saint Paul est mis au rang de ses chefs-d'œuvre.

Dans cette période d'une vie qui fut si laborieuse, la prédication ne l'absorbait pas tout entier. L'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, l'employa dans plusieurs affaires, notamment dans les négociations avec Port-Royal. S'il ne parvint pas à faire signer le formulaire aux religieuses, il gagna du moins l'estime d'Arnould et de Nicole, qui sourirent spontanément à son appréciation leurs livres contre les calvinistes.